

Lien de sœurs

Jean HEGLAND

Un premier roman poétique où il est question de survie, d'amour et d'art.

En ce jour de Noël, quand Nell ouvre la première page de son nouveau journal intime, le monde est totalement bouleversé autour d'elle et de sa sœur, Eva. L'an dernier, les deux adolescentes parlaient encore de guirlandes lumineuses, de pudding et de cookies parfumant la cuisine maternelle. A présent, l'électricité est une nostalgie, et même les bougies se font de plus en plus rares dans la maison forestière. Ce soir, dans la pénombre, les deux filles s'offriront des cadeaux de fortune : un cahier vierge retrouvé derrière un meuble pour Nell et des chaussons de danse reprisés pour Eva. Les parents sont morts, les voisins ont disparu ou se terrent comme des fantômes. Il n'y a plus d'essence pour se rendre en ville, et seules trois poules survivantes dans la cour donnent le sentiment que la vie d'autrefois se maintient comme elle peut.

On ne saura jamais vraiment ce qui s'est passé dans cette région d'Amérique où les épidémies se sont développées en même temps que les catastrophes nucléaires et la crise énergétique. Nell et Eva y ont échappé en vivant tels des ermites au cœur d'un bois dense et fermé sur lui-même. Ni dystopie



★★★ Dans la forêt (*Into the Forest*) par Jean Hegland, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Josette Chicheportiche, 304 p., Gallmeister, 23,50 €

ni roman postapocalyptique, *Dans la forêt* est une œuvre poétique portée par une certaine mélancolie, une beauté grave qui s'ouvre sur une pointe d'espérance. Nell survit grâce à l'amour des livres, Eva danse sans musique à longueur de journée. Elles attendent quelque chose qui ne se produit pas. Or, toute la puissance littéraire de ce premier roman de Jean Hegland, écrit et publié aux USA en 1996, est justement un mélange d'actions inattendues et de patience intense. Certes, des événements extérieurs vont bouleverser les jeunes filles avec leur lot de peur, de violence, d'émotion. Mais l'essentiel demeure l'union de ces deux sœurs, soudées mais différentes, courageuses sans être exceptionnelles. Elles ne doutent jamais de la nature qui les entoure, savent que la survie est là, dans ce cocon éclairé par une lumière pâle, telle une renaissance. Au loin, les hommes des villes se sont entre-tués. Ici, elles retrouvent les gestes ancestraux à l'ombre des grands séquoias. Jean Hegland offre à ses lecteurs un chant d'amour porté par deux héroïnes sensuelles. Son beau roman s'achève comme un premier matin du monde et, s'il n'est pas un conte de fée, il a tout d'une parabole inattendue.

Christine Ferniot

Trompeuses apparences

Anne TYLER

Une famille examinée dans le détail sous la plume affûtée d'une romancière de la vie.



★★★ Une bobine de fil bleu (*A Spool of Blue Thread*) par Anne Tyler, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cyrielle Ayakatsikas, 480 p., Phébus, 22 €

Les romans d'Anne Tyler auscultent tous inlassablement les mêmes mystères. Depuis son entrée en littérature au milieu des années 1970, la discrète écrivaine couronnée par le prix Pulitzer pour *Leçons de conduite* (réédité chez Stock en 2011) s'emploie avec la plus grande des finesse à parler de la vie quotidienne et de sa complexité. Son dernier livre en date, *Une bobine de fil bleu*, est une manière de quintessence de son art. On retrouve là les ingrédients qui composaient ces chefs-d'œuvre que sont *Le Déjeuner de la nostalgie* ou *Le Voyageur malgré lui*. Le décor est une nouvelle fois la ville de Baltimore, dans le Maryland. Là où réside la famille Whitshank.

Les parents, Red et Abby, sont mariés depuis près de cinquante ans. Lui pos-

se son entreprise de construction. Elle a été assistante sociale et garde ouvertes sa porte et sa table pour les démunis. Ces deux-là se connaissent depuis qu'Abby a 12 ans. Elle se plaît encore à raconter comment elle est tombée amoureuse de Red « un bel après-midi aux tons verts et jaunes, avec une légère brise ». Le couple a élevé quatre enfants. Deux filles, Amanda et Jeannie, qui ont épousé des hommes prénommés Hugh et ont eu à leur tour des enfants. Ainsi que deux garçons, qui se sont révélés fort différents.

américaine réside comme à son habitude dans son art du détail, sa manière de rendre profondément incarné chacun de ses protagonistes.

Alexandre Fillon

L'un, Stem, s'est marié à la bigote Nora qui ne manque jamais la messe. L'autre, Denny, a toujours été compliqué. Sa scolarité a été laborieuse, il a rapidement été séparé de la mère de sa fille, a sans cesse changé de travail. Les années ont passé. Avec les mêmes immuables vacances d'été dans la grande maison près de la plage. Aujourd'hui Red entend de moins en moins bien. Abby a renoncé à conduire et commence à s'absenter. La voici de plus en plus hantée par les images des gens qu'elle a vu mourir. Elle n'a pas de problème de mémoire, continue de trouver que les fleurs sont plus à leur place dans la nature que dans un vase...

La famille que peint si subtilement Anne Tyler dans *Une bobine de fil bleu* n'est pas si ordinaire que ça. Les Whitshank aussi ont leurs secrets. Leurs petits arrangements, leurs dérapages. La grande force de la romancière

Les copains d'abord

Kristopher JANSMA

Une immersion totale parmi une bande de joyeux drilles, amis depuis la faculté.



★★★ New York odyssee (*Why We Came to the City*) par Kristopher Jansma, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sophie Troff, 464 p., Rue Fromentin, 22 €

Le roman de copains est une tradition de la littérature américaine. Récemment, on n'a pas oublié *Les Enfants de l'empereur* de Claire Messud (Folio) ou *Les Intéressants* de Meg Wolitzer (Le Livre de Poche). Le dernier en date à s'essayer avec brio au genre se nomme Kristopher Jansma. Déjà remarqué avec *La Robe des léopards* (Jacqueline Chambon, 2013), le natif du New Jersey impressionne plus encore avec *New York odyssee*. Une fresque incarnée en diable, dont les protagonistes se connaissent depuis la faculté.

Voici Irene Richmond, belle et blonde artiste qui travaille dans une galerie d'art. Elle n'est jamais longtemps sans

nouvelles du couple formé par George Murphy, assistant de recherche au département d'astrophysique, et Sara Sherman, rédactrice en chef officieuse d'un magazine. La petite bande comprend également Jacob Blauermann, poète juif et gay employé comme aide soignant dans un institut privé de réadaptation. Le plus sage, William Cho, gagne lui sa vie dans un cabinet d'investissement et rêve de devenir des leurs. Ensemble, Irene, George, Sara et Jacob sillonnent un New York toujours en mouvement, avec ses frontières et ses codes.

Brillant conteur, Jansma peint leurs frasques, leurs amours et leurs désillusions. Après l'ivresse, il faut parfois déchanter et affronter une réalité implacable. Ce que le lecteur, ébloui par tant de grâce, fait à son tour. En passant du rire aux larmes.

A.F.

Au bas de l'échelle

Kristine BILKAU

L'errance sociale d'un couple à la suite d'un arrêt maladie pour l'un et d'un licenciement pour l'autre.



★★ Les Bienheureux (*Die Glücklichen*) par Kristine Bilkau, traduit de l'allemand par Dominique Autrand, 320 p., Fleuve éditions, 18,90 €

Georg et Isabell, journaliste et violoncelliste, deux jeunes parents bourgeois bohèmes, mangent bio et filent le parfait amour. Mais un soir de concert, Isabell s'aperçoit que ses mains tremblent, elle ne parvient plus à maintenir fermement son archet, elle joue faux. Rapidement, la honte s'empare de la musicienne qui se met alors à craindre les moqueries de ses collègues. L'arrêt maladie s'impose. Quant à Georg, il est licencié à la suite du rachat de son journal. Brutalement, mari et femme se retrouvent tous deux sans emploi et doivent partager le même appartement toute la journée...

Pour son premier roman, la journaliste allemande Kristine Bilkau dépeint avec délicatesse le tableau d'un couple qui se déchire sans jamais rompre et qui lutte pour continuer à vivre dans un monde où les chômeurs sont relégués au rang

de pestiférés. Dans ce huis clos asphyxiant, la présence de l'autre est insupportable, son absence tout autant : « Quand il partait, elle se sentait libérée, mais ça ne durait pas, bientôt revenait la sensation de vide et de déliquescence. Elle ne voulait pas de casse, elle ne voulait pas être de ces gens qui s'extrait à quatre pattes des ruines de leur famille. » Avec pudeur, l'auteure parvient à s'approcher de la réalité du déclassement social, avec tout ce qu'il charrie de désolation. C'est violent, et pourtant Kristine Bilkau a choisi la poésie et la retenue pour nous en parler. Nous lui en sommes reconnaissants : un peu de douceur dans ce monde de brutes.

Lou-Eve Popper

Femme sous influence

Rosa MONTERO

Cruel, ironique, mais aussi sensuel : un roman tendu comme un arc et d'une efficacité exemplaire.



★★★ La Chair (*La carne*) par Rosa Montero, traduit de l'espagnol par Myriam Chirousse, 192 p., Métailié, 18 €

Chacun de ses romans navigue d'un genre littéraire à l'autre. Qu'elle aille du côté de l'anticipation (*Des larmes sous la pluie*, *Le Poids du cœur*) ou vers des histoires plus réalistes, voire intimistes (*Le Roi transparent*, *Belle et sombre*, *L'Idée ridicule de ne plus jamais te revoir*), la romancière espagnole séduit par son écriture aussi fluide qu'étrange. *La Chair* est le trajet d'une folie, celle de Soledad. A la veille de ses

60 ans, elle est quittée par son jeune amant, qui retourne vers sa femme pour avoir un enfant. En plein « incendie mental », elle embauche un gigolo à prix d'or. Mais là où elle voulait vérifier son pouvoir de séduction, freiner le temps qui passe et se dominer elle-même, la voilà qui va céder à toutes les facettes de son côté obscur. Nous la suivons (loin) dans sa fuite en avant. Ironiste en chef, Rosa Montero montre force acuité et tendresse : « Une des rares choses positives quand on vieillit, la seule probablement, c'est la certitude qu'on ne va plus devenir fou », écrit-elle, dans une volonté de sortir son héroïne du gouffre. Elle le fera par la littérature : Soledad prépare une exposition sur les écrivains maudits, et s'identifie à eux. Dans la lignée de ses romans précédents (notamment dans *La Folle du logis*, qui reparait en poche), l'auteure brandit le pouvoir de la culture pour surpasser les douleurs intimes. Rosa Montero offre ici une histoire brève doublée d'une composition sur l'envoûtement. Soledad se raconte des histoires. Elle s'en fait une montagne, pour se prouver qu'elle peut encore la renverser.

Hubert Artus